

La construction d'une légende

La bataille de Verdun fut longue – et meurtrière. Mais comment expliquer qu'elle tienne une telle place dans la mémoire française au point d'éclipser les autres combats ?

Par Gerd Krumeich et Antoine Prost



LES AUTEURS
Gerd Krumeich est professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf.
Antoine Prost est professeur émérite à l'université Paris-I et préside le conseil scientifique de la Mission du centenaire.
 Ces deux grands spécialistes de la Première Guerre mondiale viennent de publier ensemble *Verdun, 1916* (Tallandier).

Cent ans après, que restait-il de Verdun et des grandes batailles de 14-18 ? Risquons-nous d'en perdre la mesure ? Leur souvenir s'efface-t-il ? Le centenaire nous fait sentir que quelque chose a vraiment changé. Ce qui fut un élément majeur, et même fondateur, de la mémoire nationale en France s'est transformé.

Un statut exceptionnel

Pour les Français, la mémoire de Verdun fut, jusque dans les années 1960, un vrai rappel de la nation à elle-même, à une communauté nourrie de souffrances subies en commun et d'une volonté inaltérable de résistance à tout prix. C'était l'histoire de tous les soldats français qui avaient combattu pour empêcher les Allemands de rompre le front et d'avancer vers Paris : ils ne sont pas passés.

Les poilus et les *Feldgrau* de Verdun avaient souffert pendant près d'une année d'une façon indicible dans une série d'attaques et de contre-attaques où le combat rapproché sous ses formes les plus extrêmes se combinait avec un bombardement par des canons de tous calibres comme le monde n'en avait encore jamais

vu. Ce fut l'enfer de Verdun, un enfer où l'armée allemande perdit 370 000 hommes, dont 142 000 morts, les autres étant blessés ou disparus, et l'armée française un peu plus, dont 163 000 morts ; 163 000 soldats tués, gazés, écrasés, pulvérisés, déchirés, déchiquetés, au point que très souvent ne subsistaient que des débris humains que leurs camarades, épargnés pour cette fois, piétinaient en continuant leur marche vers la mort. Ils n'avaient pas le choix. Ils se plaignaient d'être menés à l'abattoir, mais ils y montaient malgré tout parce qu'ils avaient le sentiment qu'il fallait être là, que là se jouait le destin de la guerre, et donc de la patrie.

Leur sort a été très bien dit par le maréchal Pétain dans *La Bataille de Verdun*, paru en 1929 : « Ils étaient décidés à sauver Verdun et la France et supportaient de la sorte, stoiquement, ces fardeaux surhumains. Ils se pliaient tout simplement – non sans un soupçon de fatalisme – à ce devoir rigoureux. Ils étaient moins enthousiastes que virilement décidés et leur force reposait avant tout sur une volonté inébranlable de protéger leurs familles et leurs biens des envahisseurs. »

De ce sacrifice dans l'ultime souffrance est sorti un très grand mythe qui a été repris et cultivé par trois générations de Français, tant que vivaient les anciens combattants et leurs enfants. Mais ceci ne suffit pas à expliquer le statut mémoriel exceptionnel de Verdun, qui dépasse en France de très loin celui de toutes les autres batailles de la guerre, alors même qu'elles ont été parfois tout aussi meurtrières, et que leur importance stratégique n'est pas moindre. Qui se rappelle l'engagement des soldats français sur la Somme, quelques mois après Verdun ? Quel historien le raconte, hormis Pierre Miquel, qui intitulait justement son livre *Les Oubliés de la Somme* (Tallandier, 2001) ? Qui se souvient des combats très durs sur le front d'Orient ? Où sont commémorées la souffrance et la mort des centaines de milliers de soldats qui périrent en 1918 dans ce printemps de sang que furent l'offensive Michael et la seconde bataille de la Marne ? La mémoire de Verdun a longtemps dominé, voire étouffé, le souvenir des autres batailles. Comment l'expliquer ?

Plusieurs particularités ont contribué à diffuser et à élargir la mémoire de cette bataille. Comme le commandement, au lieu de reconstituer sur place par des renforts – ce que font les Allemands – les divisions « brûlées » dans l'enfer de Verdun, les a remplacées chaque fois

70 divisions sur la centaine que comptait l'armée française ont combattu à Verdun. C'est la bataille « faite » par le plus grand nombre de Français

qu'il le pouvait par des divisions fraîches – c'est ce qu'on a appelé la « *noria* » –, plus de 70 divisions sur la centaine que comptait en 1916 l'armée française ont combattu à Verdun. C'est la bataille qui a été « faite » par le plus grand nombre de soldats français.

Second facteur important, de toutes les batailles de la guerre, c'est la seule qui ait été purement franco-allemande, les autres ayant vu l'engagement simultané de troupes alliées. Ajoutons que, pour les Français, Verdun reste au final, en décembre 1916, une victoire – pour les Allemands, l'offensive alliée sur la Somme, le 1^{er} juillet, met un terme à la bataille.

Ces raisons ne se sont fait sentir qu'à moyen terme. Or le mythe de Verdun se constitue dès février-mars 1916, quand la ville devient l'emblème même de la résistance française alors qu'on ne sait pas encore que la bataille durera si longtemps, sans alliés et avec ce système de relèves.

Le mythe de Verdun n'est pas, en effet, le simple produit des souffrances extrêmes et du martyre qu'a connus ce lieu : il a été construit dès les débuts de la bataille par une pluralité d'acteurs qui lui ont assigné une signification de défense ultime de la patrie.

Défendre coûte que coûte

Au point de départ, la décision de défendre Verdun coûte que coûte sur la rive droite. Elle est prise par les chefs de l'armée, Joffre et Castelnau, ainsi que par Briand, le chef du gouvernement. L'attaque allemande est déclenchée le 21 février – les officiers allemands voyaient dans Verdun un saillant qui menaçait leurs liaisons et pouvait permettre aux Français de les attaquer sur leurs flancs. La supériorité allemande, jointe à l'impréparation française, en a fait un grand succès pour les Allemands, qui ont avancé de plus de 6 kilomètres en quatre jours, et occupé le fort de Douaumont, gardé ►►►

ON NE PASSE PAS!



IMP. RICHIER - LAUGIER. PARIS

« Ils ne passeront pas »

Difficile de trouver la paternité de cette phrase, attribuée à tort à Pétain. Le 11 mars 1916, dans son ordre du jour, Joffre concluait : « Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun. » » Dans un ordre du jour du 23 juin, Nivelle déclarait : « Les Boches attaquent. Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. » C'est dans la presse, la correspondance et la chanson qu'il faut chercher l'expression exacte, même si l'esprit était là chez tous les défenseurs. René Prieur, médecin auxiliaire, prisonnier des Allemands, leur affirme « [qu'ils] ne passer[ont] pas ». Certains blessés dirent au médecin Georges Duhamel : « Ils ne peuvent plus passer maintenant. » Des chants patriotiques diffusent ce thème, comme *L'Angélu de Verdun* ou *Ils n'passeront pas*. Le 13 septembre 1916, dans son discours d'hommage à la Ville de Verdun qu'il décorait, le président Poincaré utilisa l'expression « On ne passe pas ». Ci-dessus : affiche de Jean Dreville pour le film d'Émile Buhot *On ne passe pas ! Verdun*, 1927.

Jean-Marc Delaunay

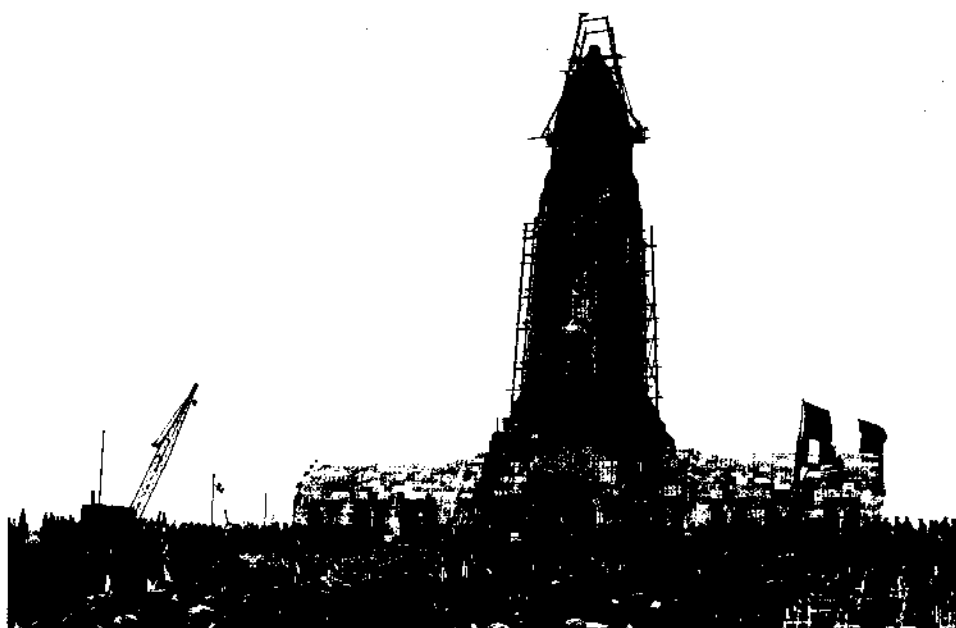
Professeur émérite à l'université Paris-3-Sorbonne-Nouvelle



Mangin

En quelques semaines, les offensives de reconquête que le général (ci-contre) mène à Vaux et Douaumont anéantissent huit mois d'efforts allemands.

Nivelle Le 1^{er} mai 1916, ce général (à gauche) succède à Pétain à la tête de la II^e armée chargée de défendre Verdun, puis à Joffre comme commandant en chef des armées.



Douaumont

A l'initiative de l'évêque de Verdun Charles Ginisty et de l'ancien commandant de la place de Verdun le général Valantin, un projet d'ossuaire prend forme dès 1920 pour recueillir les restes des disparus. Ci-dessus : la première inauguration de l'ossuaire encore inachevé, en 1927.

DANS LE TEXTE

Journal d'un brancardier

Journal d'un
Brancardier
à Verdun



« Jeudi 29 juin. Les débris du 106^e sont donc revenus, couverts de boue des pieds à la tête ; il reste encore de l'énergie dans certains regards ; la plupart, cependant, sont complètement abrutis ; ils étaient partis 1 300 ou 1 400 et sont revenus 3 ou 400. Là-haut c'est la 'pagaille' complète, le désordre inexprimable ; des obus et des obus, et encore des obus. On boit l'eau sale des trous d'obus ; on attaque à trente des redoutes dans lesquelles on trouve un homme vivant et fou furieux, un autre endormi, plus des monceaux de cadavres. [...] C'est la guerre des explosifs contre l'homme, et l'homme en sort toujours vaincu. »

J. Hustach, *Brancardier à Verdun*, journal inédit, juin-août 1916, présenté et établi par J.-N. Jeanneney, Arles, Portaparole, 2016, p. 42. Un témoignage effroyable d'une exceptionnelle qualité littéraire.

►►► plus que défendu par une soixantaine d'hommes. Le 25, les Français étaient au bord de la déroute. Militairement, il aurait été sans doute plus commode d'abandonner la rive droite, de se replier sur la rive gauche de la Meuse et d'y organiser une défense plus facile à alimenter. Le choix de défendre Verdun à tout prix sur la rive droite en a fait le symbole même de la résistance, le lieu sacré où les Allemands devaient être arrêtés.

C'est le mot de Nivelle du 23 juin : « *Vous ne les laisserez pas passer.* » C'est, le 11 mars 1916, l'ordre du jour de Joffre, qui n'avait pourtant pas cru à l'imminence d'une attaque allemande sur Verdun, ni à la nécessité de défendre la ville à tout prix : « *Soldats de l'armée de Verdun ! Depuis trois semaines, vous subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait tenté contre vous. L'Allemagne escomptait le succès de cet effort [...] auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artillerie. [...] Elle avait compté sans vous ! Nuit et jour, malgré un bombardement sans précédent, vous avez résisté à toutes les attaques et maintenu vos positions. [...] Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : "Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun."* »

C'est enfin l'ordre du jour de Pétain, du 10 avril 1916 : « *Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II^e armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous ! Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier... Courage, on les aura !* »

De nos jours, de telles citations étonnent et semblent outrancièrement patriotiques. Il y a cinquante ans, elles auraient paru superflues, puisque la plupart des Français les connaissaient et certains en savaient même le texte. Depuis lors, le « *Ils ne passeront pas* » de 1916 se trouve englouti dans un « *No pasaran* » mondialisé et Google

enregistre les reprises de ce slogan par tous les mouvements de libération ou de révolte. Mais, à l'époque, il marquait avec simplicité et détermination un but clair : les Allemands ne passeront pas, nous sommes là pour les en empêcher. Ce que confirme, de l'autre côté de la Meuse, l'inscription du monument du Mort-Homme, résumant toute la fierté des soldats de Verdun : « *Ils n'ont pas passé.* »

Un symbole dès 1916

La ville de Verdun et le triangle sacré de Douaumont-Fleury-Vaux ont pris ainsi une force symbolique exceptionnelle dès 1916 : c'est là que se déroulent les choses essentielles, là qu'il faut être allé et le faire savoir. Et la propagande utilise le lieu à l'envi. Pétain, qui reçoit volontiers ses visiteurs à sa table, y voit défiler ministres, parlementaires, diplomates, journalistes, académiciens. Le président de la République vient en visite

à Verdun six fois en 1916. Le 13 septembre, il remet à la Ville la Légion d'honneur et la croix de guerre ainsi qu'une dizaine de décorations étrangères. Les témoins sont nombreux qui veulent raconter leur bataille, car ils en sont fiers, et les éditeurs se disputent leurs récits : les premiers sortent en librairie dès le mois de mai. Parmi eux, l'ouvrage initial de Genevoix, qui n'a rien à voir avec la bataille puisqu'il raconte sa guerre en octobre 1914, mais auquel Hachette donne le titre plus attractif de *Sous Verdun*. La ville de Verdun n'a pas attendu pour honorer ses défenseurs, créant en 1916 une médaille pour les soldats qui y ont combattu pour elle. Et, dès 1920, elle a organisé une commémoration annuelle qu'elle a fixée autour du 23 juin, date de l'avancée extrême des Allemands.

De multiples initiatives ont suivi. La plus importante est celle d'un comité présidé par

La relève Revenant des combats de Vaux, en avril 1916, ces soldats partent au repos. Derrière eux, la noria de camions s'organise sur la Voie sacrée, assurant la relève des troupes.

l'évêque, qui a entrepris d'ériger un ossuaire afin de réunir les restes de plus de 130 000 soldats sans nom. L'opération prit une dizaine d'années : le comité lança une immense campagne de souscriptions, organisant des conférences, des événements, obtenant des subventions de plus d'une centaine de villes en France et de plusieurs à l'étranger, notamment au Canada et aux États-Unis. Une première inauguration du monument inachevé se tint en 1927, pour relancer l'opération. L'inauguration définitive se déroula en 1932, l'État ayant apporté le million nécessaire pour terminer les travaux qui s'étaient élevés à 15 millions. Ce monument de mémoire nationale n'est pas, en effet, un monument de l'État.

Surtout, le champ de bataille est devenu pour des centaines de milliers de survivants un lieu de pèlerinage. Ils y sont venus individuellement, pour ►►►



►►► se recueillir ; ils y sont venus en famille, pour montrer à leur femme et à leurs enfants les lieux de leur calvaire ; ils y sont venus en voyages organisés par leurs innombrables associations. Le tourisme des champs de bataille a pris le relais. Ce lieu hautement symbolique n'est pas resté abandonné, et sa fréquentation a renforcé sa valeur symbolique.

De la signification initiale de ce monument, Charles de Gaulle a tout dit, à sa façon inimitable, le 29 mai 1966 lors du cinquantenaire de la bataille : « Combien, pourtant, demeure profond le mouvement des âmes que soulève son souvenir ! Cela est vrai des anciens combattants et, d'abord, de ceux d'entre eux qui sont venus attester aujourd'hui

leur fierté et leur fidélité. Cela est vrai, aussi, d'innombrables Français et Françaises qui savent que, pour notre pays, tout dépend de ce qui fut alors joué et gagné ici. Cela est vrai, enfin, de tant et tant d'hommes et de femmes qui, partout dans le monde, s'émeuvent encore à la pensée du drame dont l'histoire a été marquée sur le terrain que voilà. » Il a même réintégré le maréchal Pétain dans la mémoire de Verdun sans rien concéder de la condamnation du chef du prétendu État français : « Si, par malheur, en d'autres temps, dans l'extrême hiver de sa vie et au milieu d'événements excessifs, l'usure de l'âge mena le maréchal Pétain à des défaillances condamnables, la gloire que, vingt-cinq ans plus tôt, il avait acquise à

Verdun, puis gardée en conduisant ensuite l'armée française à la victoire, ne saurait être contestée, ni méconnue, par la patrie. »

Allemagne : le soldat d'airain

Du côté allemand, en revanche, Verdun n'était, au début des années 1920, qu'une bataille parmi d'autres. Sa seule particularité était une renommée très noire. En 1919, en effet, le public allemand et les soldats de Verdun avaient pris connaissance d'un document ahurissant, le « mémorandum de Noël », publié par le commandant en chef allemand de 1916, Erich von Falkenhayn. Dans ce document qu'il prétendait avoir remis au Kaiser vers Noël 1915, il affirmait n'avoir nullement voulu percer ni s'emparer de Verdun, mais seulement « saigner à blanc » l'armée française. Ce fut un tollé parmi les combattants de Verdun. On leur avait dit qu'il fallait accepter cet ultime sacrifice pour prendre Verdun et terminer enfin cette guerre, pas pour une « saignée » inutile dont ils avaient été victimes tout autant que les Français ! La littérature d'anciens combattants dénonçait à l'envi cette stratégie sophistiquée et cynique qui aurait coûté la victoire possible, voire à portée de main.

Ils ignoraient ce que nous savons aujourd'hui : ce mémorandum de Noël est un faux, fabriqué pour justifier ou effacer la défaite allemande devant Verdun. Il n'empêche que ce faux a chargé d'amertume le souvenir de la bataille en Allemagne. La frustration des soldats a été une mine inépuisable pour alimenter la légende du « coup de poignard dans le dos » d'une armée proche de la victoire qui a tant déstabilisé la république de Weimar.

Les choses changèrent à la fin des années 1920. Dix ans après les traumatismes de la guerre perdue, le souvenir de la Grande Guerre trouva en Allemagne, plus qu'en France, une sorte de nouvelle jeunesse. La littérature commença

LES HÉROS DE VERDUN



Quel fut le rôle de Pétain ?

Image d'Épinal datant de 1941. Général commandant la II^e armée, Pétain a participé à la grande offensive de Champagne en 1915. Le 26 février 1916, il prend avec son état-major le commandement de toute la région fortifiée de Verdun. Il organise la résistance et rétablit le front. Joffre, le commandant en chef, qui le juge trop prudent, le remplace le 1^{er} mai par Nivelle, mais il le place à la tête du groupe d'armées du centre, dont dépend Nivelle, si bien qu'il continue à superviser la bataille. Après les offensives réussies de l'automne, Nivelle, qui les a menées, est choisi plutôt que Pétain pour remplacer Joffre au commandement des armées. Pourtant, Pétain bénéficie toujours d'un grand prestige. Il reste aimé des poilus qui voient en lui un chef bienveillant. Devenu président du Conseil le 16 juin 1940, Pétain jouit encore de cette aura.

à prendre enfin la mesure de l'événement. Ce fut le moment où Erich Maria Remarque, en 1929, publia son fameux *A l'Ouest rien de nouveau*.

La réplique fut immédiate, en commençant par Beumelburg dont les livres sur Verdun firent entrevoir comment un discours de droite pouvait exploiter la mémoire de cette bataille, comme *Douaumont*, traduit en français, ou *Gruppe Bosemüller* (« section Bosemüller », jamais traduit). Paru en 1929, ce dernier livre fait le récit d'une section qui souffre devant Verdun mais qui garde foi dans l'Allemagne éternelle. L'horreur des corps déchiquetés n'est pas niée ; elle est montrée et assumée. Mais elle débouche sur une nouvelle vision du monde, un monde dominé par la volonté inébranlable, et où le casque d'acier, introduit à Verdun en 1916, symbolise un corps sublimé par la douleur et la destruction au point de devenir impénétrable.

La mémoire de Verdun modèle alors l'image du soldat du front (*Frontsoldat*) au visage d'airain sous le casque d'acier si typique, quelque temps plus tard, de la figure du SS. Dans un discours, tenu en 1979 à Verdun, Ernst Jünger a dit le dernier mot sur cette idéologie : « *Nous croyions que l'homme est plus que la matière.* » Avant d'ajouter : « *Ceci est apparu comme une erreur.* » Verdun fut donc le modèle de l'homme d'acier pour cette génération de soldats frustrés et de jeunes qui se sentaient trahis et volés de leur victoire.

La mémoire combattante des deux nations diverge alors. Côté français, une volonté de paix et de rapprochement l'emporte : plus jamais ça ! Côté allemand, une frustration et la volonté

Pourquoi attaquer Verdun ?

Pourquoi les Allemands ont-ils lancé une offensive à Verdun ? D'après le « mémorandum de Noël » prétendument remis au Kaiser par Falkenhayn, commandant en chef de l'armée de terre allemande, en décembre 1915, celui-ci envisageait d'attaquer la place forte de Verdun pour forcer une mobilisation massive des Français et les « saigner à blanc ». C'est Falkenhayn lui-même qui, en 1919, révéla ce document, faisant scandale. En légitimant le sacrifice terrible des combattants allemands par une volonté tactique gratuite et incertaine, il ternissait la mémoire de Verdun. Or nulle trace, dans les archives, d'un tel document. Et ce mythe tenace ne tient pas face à l'étude des journaux personnels de Falkenhayn. Ce dernier pensait, en 1916, que la guerre se gagnerait à l'ouest – et non à l'est comme le croyait Hindenburg. Son objectif, sur ce front, était de battre les Français et de les amener à signer une paix séparée avant que les Britanniques, perçus comme le principal ennemi, deviennent trop forts. Verdun présentait le double intérêt d'être loin des Britanniques, qui ne pourraient venir au secours de leurs alliés, et de constituer un saillant qu'il serait bon de réduire. Un mauvais calcul politique et une sous-estimation de la capacité de résistance des Français.



FALKENHAYN

d'abord de réparer la trahison et l'injustice de Versailles. Ce qui n'empêche pas la propagande nazie d'exploiter le pacifisme des Français. Et donc d'accueillir sans réserve leur désir d'une grande manifestation internationale où les anciens combattants affirmeraient leur volonté de paix. Et pour cette manifestation, quel lieu plus symbolique choisir que l'ossuaire de Douaumont ?

Ce fut l'impressionnante scène du serment de la paix, que 30 000 anciens combattants français, allemands, italiens et d'une dizaine d'autres nations prêtèrent ensemble au soir du 12 juillet 1936, après une montée aux flambeaux,

chacun devant une tombe de la nécropole : « *Parce que ceux qui reposent ici et ailleurs ne sont entrés dans la paix des morts que pour fonder celle des vivants, parce qu'il nous serait sacrilège d'admettre ce que les morts ont détesté, la paix que nous devons à leur sacrifice, nous jurons de la sauvegarder et de la vouloir.* »

Vouloir sauvegarder la paix face aux morts de Verdun fut un leurre. La presse française montra peu les drapeaux à croix gammée des anciens combattants allemands, tandis que la presse nazie célébrait l'héroïsme inaltérable des *Frontsoldaten* au regard d'acier. La victoire devant Verdun, en juin 1940, fut une des grandes manifestations de cette revanche sur la France et sur le sort.

La grande réconciliation

Après 1945, les Allemands, qui avaient vécu une immense destruction de leurs villes et de leurs vies, n'accordaient pas à la Grande Guerre ►►►

Dix ans après les traumatismes de la guerre perdue, le souvenir de 14-18 trouve en Allemagne, plus qu'en France, une sorte de nouvelle jeunesse. La littérature prend enfin la mesure de l'événement

3.11.4. September 1932 in Berlin



3. Reichsfrontsoldatentag

Casques d'acier Affiche pour une Journée des anciens combattants organisée à Berlin en 1932 par le Stahlhelm. Cette organisation paramilitaire d'anciens combattants créée en 1918 perpétue la célébration de l'héroïsme des *Frontsoldaten*. Elle est dissoute en 1934 par les nazis qui en craignaient la concurrence.

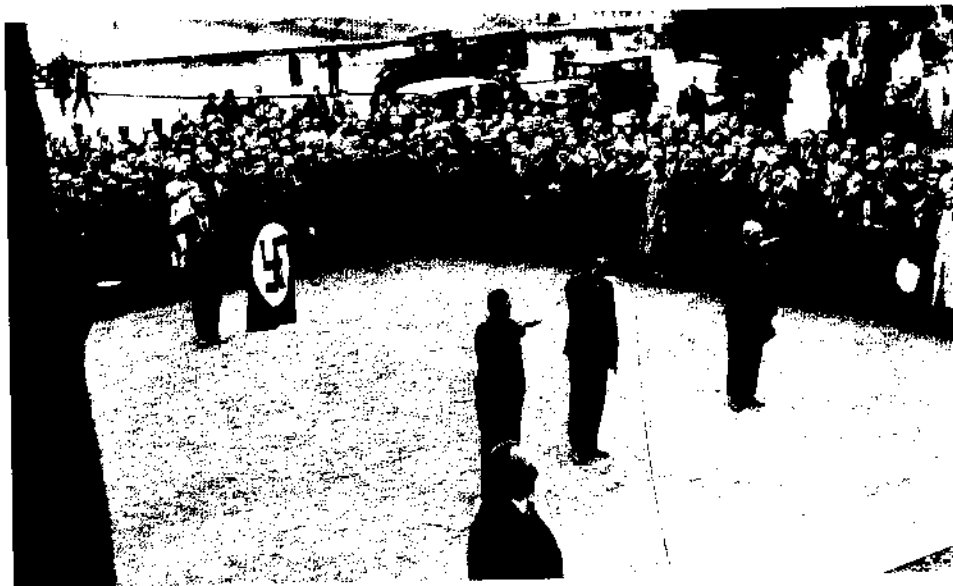
►►► une importance aussi dramatique, quand ils s'y intéressaient... Seul un livre, qui s'appuyait sur les témoignages d'anciens combattants allemands, parut : *Verdun* de German Werth, publié en 1971 par un éditeur plutôt militariste, parce que les autres éditeurs rechignaient devant ce sujet. Mais, côté allemand, on comprit plus tôt que Verdun pourrait être un lieu de réconciliation franco-allemande, puisque les deux pays y avaient perdu autant de soldats l'un que l'autre dans un conflit qui n'avait pas été entaché d'idéologies meurtrières, contrairement à la Seconde Guerre mondiale.

Cette idée d'un Verdun de la mort endurée en commun, mais loin des agitations racistes, rendit possible le grand geste de la réconciliation

franco-allemande. Mais le chemin fut long à parcourir. De Gaulle, qui avait été fait prisonnier à Douaumont, refusa de venir à Verdun avec son ami Adenauer, et il refusa de même au chancelier Erhard une commémoration commune du cinquantenaire de la bataille, en 1966.

En 1984, le chancelier Kohl avait souhaité être invité aux cérémonies anniversaires du débarquement de 1944, mais François Mitterrand ne lui avait pas donné satisfaction. Pour démentir ce que ce refus pouvait avoir de blessant, il organisa une rencontre à Verdun en dehors du calendrier habituel des manifestations commémoratives, le 22 septembre 1984. Ils visitèrent d'abord ensemble le cimetière militaire allemand de Consenvoye : c'était la première

Allemands ou Français, ils ont été sacrifiés pour un but dont la réalité et la nécessité tendent à perdre leurs contours et leur raison



« Pour la paix du monde »

En germe dès la fin des années 1920, l'idée d'une commémoration commune de Verdun se concrétisa sous le régime nazi. En 1936, d'anciens combattants de toutes les nations ayant pris part à la Grande Guerre se recueillirent devant l'Ossuaire. Parmi eux, les 300 membres de la délégation allemande, dont le capitaine Brandis, un des vainqueurs de Douaumont, arborant un drapeau à croix gammée. Ensemble, ils prononcèrent un serment pour maintenir la paix.

fois qu'un président français y pénétrait, puis ils se rendirent à la nécropole de Douaumont, devant l'Ossuaire ; aucun discours n'était prévu ; aucun n'eut lieu. Une simple minute de silence, au cours de laquelle le président Mitterrand prit la main du chancelier Kohl, et les deux hommes restèrent un long moment la main dans la main sans bouger ni parler.

La disparition progressive des anciens combattants et l'évolution des mentalités ont modifié la signification symbolique de Verdun en France. Ce n'est plus un appel à la fierté et à l'admiration pour tous ceux dont le sacrifice a barré la route à l'envahisseur ; c'est une immense compassion pour la mort de masse. De héros, les poilus sont devenus victimes. Et ce changement a créé les conditions d'une transformation de Verdun en un lieu

de mémoire franco-allemand, dont les contours commencent à se préciser.

Devant l'Ossuaire, où sont collectés les restes d'environ 130 000 soldats sans nom, aussi bien allemands que français, là où avait longtemps régné la fierté nationale, et précisément parce que c'en avait été le haut lieu, l'on commémore désormais ces centaines de milliers de morts, morts sans doute pour leur patrie, mais dont le sacrifice (plus ou moins consenti) parle en quelque sorte par lui-même : Allemands ou Français, ils ont été sacrifiés pour un but dont la réalité et la nécessité tendent à perdre leurs contours et leur raison. La mémoire conjointe franco-allemande est sans doute à ce prix.

Elle ouvre enfin la voie à une mémoire européenne et

DANS LE TEXTE

« Je ne peux pas oublier »

« Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque. [...] Nous avons fait les Épargés, Verdun-Vaux, Noyon-Saint-Quentin, le Chemin des Dames, l'attaque de Pinon, Chevriillon, le Kemmel. [...] La 6^e compagnie était un petit récipient de la 27^e division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6^e compagnie cent fois et cent fois. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. »

J. Giono, « Je ne peux pas oublier », *Europe*, novembre 1934.

transnationale. Tous ces soldats qui ont lutté et qui ont péri devant Verdun témoignent durablement de la futilité historique du nationalisme étriqué, d'un monde où la guerre était admise comme l'un des outils légitimes de la politique nationale et où l'on était prêt à tout

perdre pour sa seule patrie. L'Europe des nations semble avoir dépassé ces idéologies qui ont fait des millions de morts en deux guerres d'une violence extrême. Verdun, rentré maintenant dans l'histoire, fut et restera le symbole de cette expérience déchirante. ■

Musée
de l'Armée
Invalides

NAPOLÉON

EXPOSITION
6 avril - 24 juillet
2016

À
SAINTE
HÉLÈNE
LA CONQUÊTE
DE LA
MÉMOIRE



musee-armee.fr

Verdun, jour par jour

C'est pour affaiblir les Français et les forcer à une paix séparée, avant de se retourner contre les Britanniques, que Falkenhayn attaque Verdun.

21 février 1916

Un pilonnage infernal

A 7 h 15, 1 200 canons et 200 mortiers entament un terrible carnage le long des lignes françaises. A 16 heures, le Kronprinz lance ses bataillons d'assaut, dont les redoutables *Sturmtruppen* chargés de tout nettoyer à la grenade, à la mitrailleuse et au lance-flammes. Dans le bois des Caures, les rescapés menés par le lieutenant-colonel Driant parviennent à stopper la progression ennemie. En quatre jours, les Français cèdent 6 à 8 km.

25 février

La surprenante prise du fort de Douaumont

Alors que Pétain est nommé à la tête de l'ensemble des forces armées de la rive gauche de la Meuse, les troupes allemandes se concentrent sur le fort de Douaumont, perçu comme un élément clé du système défensif français. Prudemment, ils encerclent l'ouvrage et découvrent une citadelle désertée.

6-13 mars

Semaine sanglante au bois des Corbeaux

Sur la rive gauche de la Meuse, l'offensive allemande ne fait que commencer, et le bois des Corbeaux devient le triste théâtre d'une série d'attaques et de contre-attaques qui s'étendent sur plusieurs jours.

31 mars

Combats aériens

Grâce à l'action du commandant Tricornot de Rose, les Français

gagnent, courant avril, la maîtrise du ciel en soutien aux batailles terrestres.

9 avril

Le Mort-Homme attaqué

Malgré l'exhortation de Pétain : « *Courage, on les aura !* » le sommet nord du Mort-Homme est pris dans la journée. Le 1^{er} mai, Pétain est remplacé par Nivelle, mais nommé commandant du groupe d'armées du centre.

2-7 juin

La résistance du fort de Vaux

Poursuivant leur avancée vers Verdun, rive droite, les Allemands assiègent le fort de Vaux mais se trouvent confrontés à la garnison du commandant Raynal. Pendant une semaine, ces 600 hommes résistent tant bien que mal. Le 7, ils ne sont plus que 250 à se rendre.

23 juin

Arrêtés à Froideterre

Les Allemands lancent une grande attaque, sachant qu'ils vont bientôt être eux-mêmes attaqués sur la Somme par les Alliés. Ils sont arrêtés à l'ouvrage de Froideterre.

11 juillet

Le tournant de Souville

L'ultime offensive contre Verdun vient buter contre le fort de Souville. Falkenhayn donne la priorité à la Somme et ordonne une stricte tactique défensive à Verdun.

24 octobre

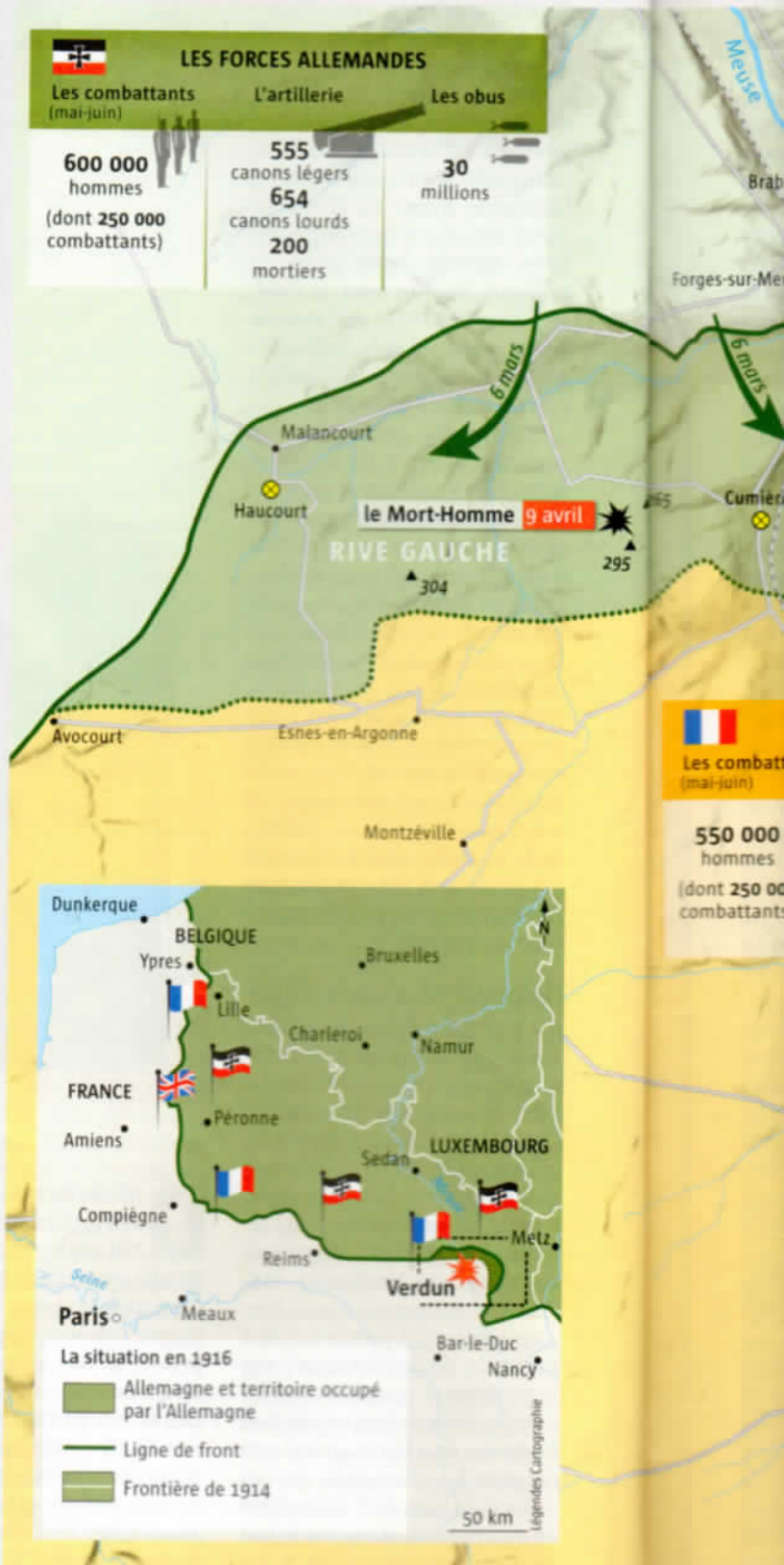
La contre-offensive française

Sous l'autorité de Nivelle et de Mangin, la reconquête des territoires perdus s'organise. En quelques semaines, Douaumont et Vaux sont repris.

15 décembre

Les Allemands refoulés

Dernier assaut pour reprendre Bezonvaux. ■



MOTS CLÉS

Noria

Il s'agit du flux constant des camions chargés d'approvisionner le front et de procéder au roulement des divisions, mis en place à partir du 22 février 1916.

Poilus / Feldgraue

Des deux côtés de la ligne de front, ces termes sont utilisés pour désigner les fantassins. *Frontsoldat* sera celui utilisé dans l'entre-deux-guerres.

Voie sacrée

Route de 56 kilomètres qui relie Verdun à Bar-le-Duc, permettant d'approvisionner en permanence le front, de février à décembre 1916. Barrès lance ce nom dès avril 1916.

